

Le jour où... Péan et Cohen accusent « Le Monde »

« C'est un ouvrage fait pour nous détruire » : Jean-Marie Colombani a tout de suite compris que les 630 pages qui s'apprêtent à être publiées, ce 26 février 2003, seront ravageuses pour le journal de référence.

Par [Raphaëlle Bacqué](#) Publié le 01 août 2014 à 17h49 - Mis à jour le 03 août 2014 à 09h23

De 1945 à 2003, « Le Monde » raconte, pendant deux semaines, les dates qui ont marqué l'actualité, mais aussi scandé sa propre histoire. Ces douze épisodes de la série « le jour où... » seront publiés dans le livre édité pour les 70 ans du « Monde », chez Flammarion, le 24 septembre.

Jean-Marie Colombani et Laurent Greilsamer sont en route pour l'aéroport, lorsque sonne le téléphone de la voiture du directeur du *Monde*. Au bout du fil, le secrétaire général de la rédaction Olivier Biffaud a une mauvaise nouvelle : « *L'Express* a avancé sa parution de vingt-quatre heures et publie demain les bonnes feuilles du livre de Pierre Péan et Philippe Cohen sur *Le Monde*. » Il est donc prêt, ce livre que la rumeur annonce déjà comme un brûlot ! Méfiante, la direction du quotidien l'attend depuis plusieurs mois. Elle a fait jouer tous ses réseaux pour en connaître les ressorts, les sources ou au moins l'éditeur. En vain. Si le secret a été si bien gardé, alors que la mise en librairie est annoncée le 26 février 2003 – dans six jours ! –, c'est bien qu'il faut s'attendre au pire...

A peine arrivé à Roissy, Ito, le chauffeur d'origine kanak du patron du *Monde*, est reparti vers Paris à la recherche d'un exemplaire de *L'Express*, sans parvenir à le rapporter avant le départ de l'avion qui doit emmener « JMC » et son rédacteur en chef au Canada. Rue Claude-Bernard, la rédaction est déjà en branle-bas de combat, traquant le livre sacrilège sans savoir encore où le trouver : sur la couverture de *La Face cachée du "Monde"* reproduite par l'hebdomadaire le nom de la maison d'édition a été effacé.

Un faux air de Bernard Tapie

Ni Péan ni Cohen ne sont des inconnus ; la surprise, c'est pourtant de les voir signer ensemble. Le premier, enquêteur franc-tireur, s'est fait un nom à coups de scoops aussitôt transformés en livres à gros tirages. Un faux air de Bernard Tapie, des réseaux tissés en quarante ans de « vadrouille », notamment en Françafrique, et un seul luxe affiché : d'énormes motos qui ravissent ce sexagénaire. Le second, patron du service économique de *Marianne*, l'hebdomadaire de Jean-François Kahn dont il fut l'un des cofondateurs, est entré en journalisme comme en politique. Ex-collaborateur du *Monde*, qui l'a écarté dans les années 1980, il a un passé trotskiste qui l'a peu à peu amené à ce souverainisme fiévreux que le quotidien a eu tôt fait de rebaptiser « *national républicanisme* », dans une terminologie lourde de sens. Partis chacun de son côté, les voilà associés, ces deux hommes si dissemblables, comme si la détestation commune de leur sujet d'enquête les avait conduits à unir leurs forces pour mieux l'ébranler.

Quelques semaines plus tôt, Claude Durand, l'éditeur historique de Pierre Péan, s'est pourtant montré parfaitement rassurant. « *J'ai un accord avec Péan*, a expliqué le patron de Fayard, l'oeil mi-clos d'un Raminagrobis et le ton patelin, à Jean-Marie Colombani qui dînait avec lui. *Je serai le premier à lire son manuscrit. Je me déciderai à sa lecture.* » Avec son sens implacable des règles de la loyauté – « *son côté corse* », dit-on au journal –, JMC a prévenu : « *Il faudra choisir son camp. On sera pour ou contre. Je n'admettrai pas qu'on soit neutre.* » Il est pourtant reparti avec la certitude qu'il sera au moins prévenu lorsque l'enquêteur remettra sa copie à Durand.

Beaucoup de liens unissent en effet le patron de Fayard et celui du *Monde*. Frédéric, le fils de Claude Durand, est attaché au service de communication du quotidien. Catherine, l'épouse de Jean-Marie Colombani, est lectrice au sein de la maison d'édition. Durand a été l'éditeur d'Edwy Plenel qui dirige une collection chez Stock, autre filiale du groupe Lagardère. Une bonne dizaine de journalistes de la rue Claude-Bernard sont d'ailleurs des auteurs Fayard et les trois quarts du budget publicitaire de la maison sont réservés aux encarts publiés dans le quotidien. Fidèle lecteur depuis les années 1950, le fameux éditeur de Soljenitsyne et de Garcia Marquez a coutume d'assurer : « *Le Monde était mon bréviaire.* » Comment cette figure en vue du Paris des lettres, qui convie régulièrement Josyane Savigneau, la patronne du « Monde des livres », à ses anniversaires, serait-il assez fourbe pour dissimuler la bombe qui va bientôt exploser ?



Jean Marie Colombani (à gauche), Hervé Gattegno (au centre) et Edwy Plenel (à droite)
Gérard Rondeau pour Le Monde

De Montréal, où les bonnes feuilles de ce que l'on appelle déjà le « *Péan-Cohen* » sont enfin arrivées par fax, Jean-Marie Colombani a laissé Laurent Greilsamer lire les extraits du pamphlet à sa place. « *Ce n'est pas dramatique...* », a tempéré le rédacteur en chef en reposant les quelques pages. Les liens d'Edwy Plenel avec Bernard Deleplace, au temps où ce dernier

présidait la Fédération autonome des syndicats de police (FASP), l'influence d'Alain Minc, ancien conseiller d'Edouard Balladur devenu président du conseil de surveillance du *Monde*, les relations de Jean-Marie Colombani avec l'homme d'affaires Pierre Botton et la prise de pouvoir du trio au sein du quotidien y sont pourtant décrits de façon virulente. Mais qui pourrait vouloir déstabiliser la tête du « journal de référence » ?

Biographe d'Hubert Beuve-Méry, Laurent Greilsamer n'ignore pas que *Le Monde* a déjà été violemment attaqué. Son indépendance, ses prises de position politiques, « *son arrogance !* », disent ses détracteurs, ont presque toujours dérangé. Une longue suite de libelles jalonne son histoire. En 1951, *L'Humanité* l'accusait d'être « *le journal de la grande bourgeoisie capitaliste* ». L'année suivante, l'historien antistalinien d'origine russe Boris Souvarine voyait en Beuve-Méry « *un agent du communisme* ». Des quotidiens concurrents ont été lancés pour réduire son influence. On a tenté de le racheter ou de peser sur ses créanciers. En 1976, invité par Bernard Pivot sur le plateau d'« *Apostrophes* », un ancien de la rédaction, Michel Legris, vient raconter « *Le Monde* » tel qu'il est (Plon). Face au rédacteur en chef André Fontaine, outré, Legris pourfend un journal « *inquisiteur* », « *jésuitique* », « *de mauvaise foi* », lui reprochant sa « *tartufferie* » et dénonçant notamment sa complaisance pour les Khmers rouges en 1975.

C'est l'époque qui veut ça : toutes les institutions, les magistères sont attaqués »

Depuis, Laurent Greilsamer le sait bien, le quotidien a été vingt fois la cible de l'hebdomadaire d'extrême droite *Minute*, des coups de canif de Jean-Edern Hallier dans *L'Idiot international* ou de certains épigones de Pierre Bourdieu, rassemblés au sein d'Acrimed, critique radical des médias, pour dénoncer la « *prétendue référence* » de cette incarnation des médias. En somme, le rédacteur en chef pense que le journal en a vu d'autres : « *C'est l'époque qui veut ça : toutes les institutions, les magistères sont attaqués* », tente-t-il de rassurer. Mais, en fin politique, Colombani a tout de suite compris l'enjeu : « *C'est un ouvrage fait pour nous détruire.* »

A Paris, Edwy Plenel a réuni ses fidèles, des journalistes quadragénaires et masculins, qui poussent parfois l'admiration jusqu'à porter comme lui des polos noirs et à fumer de gros havanes. Le directeur de la rédaction a fini par se procurer ce pavé de 630 pages dont les premiers 20 000 exemplaires, imprimés secrètement en Espagne, viennent tout juste d'être acheminés en France. Jusqu'à 3 heures, il a lu fiévreusement cet assemblage foutraque de vingt-cinq chapitres, accusateurs, parfois faux – « *me voilà qualifié d'agent de la CIA !* », a-t-il découvert, estomaqué – mais, quoi qu'il en soit, ravageurs.

Une vision opposée du journalisme

Edwy Plenel n'ignore ni le parcours ni les obsessions de Pierre Péan et de Philippe Cohen. Le premier a d'abord été un confrère croisé sur les grandes enquêtes des années 1980, et notamment l'affaire des Irlandais de Vincennes, avant de devenir un concurrent, puis un rival. Au-delà des guerres qui agitent depuis toujours le petit club exclusivement masculin et parfois égotique des enquêteurs parisiens – leurs livres sont d'ailleurs souvent écrits à la première personne –, Plenel et Péan incarnent une vision opposée de ce journalisme que le directeur de la rédaction du *Monde* a rebaptisé d'« *investigation* ». Pour Péan, le journalisme pratiqué par Plenel ne fait que recopier « *des procès-verbaux négociés dans le bureau des juges* ». Pour

Plenel, Péan n'est qu'un naïf, prisonnier de ses sources et revendiquant de s'effacer devant « *la raison d'Etat* », un comble pour un enquêteur.

Cela fait longtemps que le descendant d'une famille vendéenne écrasée par la Révolution n'a plus grand-chose en commun avec le fils du vice-recteur internationaliste Alain Plenel, durement sanctionné par l'administration française pour son soutien aux révoltes antiracistes en Martinique. L'un est issu d'une gauche chevènementiste, républicaine et « *patriote* », l'autre revendique son « *trotskisme culturel* », forgé par des années de militantisme au sein de la Ligue communiste révolutionnaire (LCR).

François Mitterrand, surtout, est un fantôme qui plane entre eux. Péan vote pour son dieu depuis 1965 et a obtenu que la rue où il habite, à Bouffémont, dans le Val-d'Oise, soit rebaptisée de son nom. Plenel incarne, de l'affaire Greenpeace aux multiples scandales de la fin du règne, le journalisme qui a dénoncé les turpitudes de l'ancien chef d'Etat socialiste et de son entourage, ce qui lui a valu d'être placé sur écoutes. En 1994, croyant libérer Mitterrand de son passé, Péan a publié *Une jeunesse française* (Fayard), récit des années grises entre Vichy et la Résistance écrit avec l'accord du président. Plenel y a vu l'occasion de dénoncer le pétainisme du héraut vieillissant de la gauche et fait la promotion du livre en accusant Mitterrand. Depuis, Péan est déterminé à se venger.

Cohen, lui, est un ancien de la LCR où il a croisé « Edwy » lorsque celui-ci avait pour pseudo « Krasny ». Il en a gardé la détestation de la social-démocratie et de « *la pensée unique dont Le Monde, jure-t-il, est le principal vecteur* ». Depuis, il fustige les positions européennes d'un journal dont il déteste tout autant la « *xénophilie* » et cette défense des minorités sexuelles qu'il juge des « *rébellions de salon* ». Moins connu que son coauteur, il a accepté un contrat inégalitaire : deux tiers des droits d'auteur pour Péan, un tiers pour lui, et leurs signatures dans l'ordre inverse de l'habituel ordre alphabétique. Les passages les plus idéologiques du livre et ce chapitre intitulé « Ils n'aiment pas la France » lui doivent pourtant beaucoup.

« *Il y a des traîtres parmi nous* »

Dans les bureaux du *Monde*, rue Claude-Bernard, le poison du soupçon a atteint, bien au-delà de ses trois cibles, l'ensemble de la rédaction. Partout on cherche des coupables. Certains parlent de complot, d'autres – souvent opposés au duo Colombani-Plenel – jugent qu'on a bien le droit de critiquer un journal lorsqu'il commet des erreurs. « *Il y a des traîtres parmi nous puisque des journalistes ont pu prendre connaissance du livre avant qu'il sorte* », dénonce sur LCI le chef adjoint du service politique Hervé Gattegno, en apprenant que deux membres de la Société des rédacteurs ont été conviés à lire le manuscrit, quarante-huit heures auparavant, dans les locaux de Mille et Une Nuits, la filiale de Fayard éditrice de l'ouvrage. Une assemblée générale, réunie en urgence, cinq heures durant, sous la lumière verdâtre des sous-sols de l'immeuble sans âme qui abrite *Le Monde*, menace de virer au règlement de comptes. Le chef des grands reporters, Eric Fottorino, longuement cité dans le livre, se voit contraint à une justification de ses liens avec Pierre Péan qui prend les allures d'une autocritique. Josyane Savigneau, longue silhouette brune et caractère tranchant, cherche les coupables derrière chaque ligne dénonçant sa direction du « Monde des livres ». Dans son petit bureau, entouré de figurines de papier, le dessinateur Plantu a résumé l'atmosphère en un croquis : sa petite souris fétiche lit l'ouvrage maudit, un bâillon sur le museau.

Au lendemain de la parution de *La Face cachée du "Monde"*, Jean-Marie Colombani a décidé d'en faire acheter cent trente exemplaires et de les distribuer « *afin que chacun en mesure les erreurs et les attaques mensongères* ». Bref, juge sur pièces l'« *ignominie* » d'un livre qui est allé chercher, parfois au mépris de la réalité, jusque dans l'intimité des parents des dirigeants du *Monde* de quoi alimenter le procès en antipatriotisme qui leur est fait. Une double page en a recensé, à l'attention des lecteurs, les multiples fautes d'orthographe, les approximations de dates et de lieux et les erreurs factuelles. Un long article d'Edwy Plenel s'insurge contre l'image d'« *une large collectivité humaine réduite au rang de marionnettes de trois hommes, un Corse francophobe, un financier international et un trotskiste cosmopolite* ». Rien n'y fait. De tirage en retraitage, les ventes du livre s'envolent.



Josyane Savigneau, la responsable du « Monde des livres » Gérard Rondeau pour Le Monde

Une joie mauvaise

Le Monde ne s'aime plus. *Le Monde* n'est plus aimé. « *Le plaisir de le voir à terre a été général*, constate l'éditorialiste Gérard Courtois. *Des décennies d'agacement silencieux et de haines multiples, d'acrimonie et de jalousie ont soudain dégorgé.* » On en rit dans les dîners du Tout-Paris. Au bureau national du PS, les éléphants du parti, dont beaucoup n'ont digéré ni les attaques contre François Mitterrand ni la révélation du passé trotskiste de Lionel Jospin à la veille de la présidentielle de 2002, ricanent sur les mésaventures du quotidien.

A l'Elysée, Jacques Chirac, maintes fois exaspéré par les révélations sur le financement du RPR, a placé le livre bien en évidence sur son bureau, afin que ses visiteurs le remarquent. Les « *Guignols de l'info* », experts en dérision des pouvoirs établis, agitent chaque soir sur Canal+ une marionnette moustachue d'Edwy Plenel aux manières de commissaire politique. Pierre Péan et Philippe Cohen sont conviés partout, sans jamais trouver en face d'eux la contradiction : le trio des dirigeants mis en cause refuse de répondre sur les plateaux télévisés.

Au milieu de ce brouhaha rageur, de cette « joie mauvaise » qui paraît avoir saisi les milieux politiques, judiciaires et intellectuels, Jean-Marie Colombani est persuadé d'avoir affaire à une cabale. Depuis qu'il a lu *La Face cachée*, il s'est convaincu que Péan n'est qu'« *un mercenaire du pouvoir* », une sorte de « *petit télégraphiste des mitterrandistes dévoyés et des chiraquiens* » dressé contre le journal et son ambition de constituer un groupe de presse puissant. Le samedi 1er mars, dans l'après-midi, il prend rendez-vous avec Nicolas Sarkozy où il « *entraîne* » Edwy Plenel, assurera plus tard ce dernier. Le ministre de l'intérieur reçoit les deux hommes place Beauvau, en présence de son épouse Cécilia et de leur labrador crème. « *Convaincu que les attaques contre Le Monde étaient en partie inspirées par l'entourage de Jacques Chirac*, racontera, après son départ du Monde, Edwy Plenel, lorsque Marianne révélera en 2006 le rendez-vous. *Jean-Marie Colombani cherchait auprès de Nicolas Sarkozy des informations pour étayer cette hypothèse à laquelle, pour ma part, je n'ai jamais cru.* » Mais le ministre de l'intérieur peut bien se poser déjà en rival du chef de l'Etat, il n'apporte aucune preuve d'un complot chiraquien.

Il n'est de meilleure discipline que de penser contre soi-même

Au Monde, la rédaction commence à s'inquiéter du silence de ses patrons. Le chroniqueur médias a réagi le premier. La plume acérée de Daniel Schneidermann a souvent valu au journal des haines tenaces dans les chaînes de télévision. « Contre soi-même », c'est le titre que l'ancien grand reporter a donné à sa chronique, publiée dans le supplément télé du Monde, le 1er mars. « *Connaissant sur le bout des doigts son Plenel* », il a choisi de prendre au mot le directeur de la rédaction qui scande si souvent, devant ses journalistes assommés par son sens de la dialectique, cette maxime de Nietzsche : « *Il n'est de meilleure discipline que de penser contre soi-même.* » « *L'essentiel, écrit-il, c'est que cette enquête sur la part d'ombre du journal multiplie les faits. Les faits abondants, pour certains apparemment précis, et accablants parfois (...).* »

Dans son petit bureau de médiateur, au septième étage de la rue Claude-Bernard, Robert Solé croule depuis huit jours sous une avalanche de courriers et de mails de lecteurs compatissants, ironiques ou inquiets. A quelques jours de l'engagement de la coalition menée par les Etats-Unis dans la troisième guerre du Golfe, « *La Face cachée du "Monde"*, note le médiateur, *a pris le pas sur l'Irak, c'est tout dire.* » Diplomate subtil, cet ancien élève des jésuites au Caire a fait toute sa carrière au Monde. Ce journaliste modéré et courtois en connaît les arcanes, les traditions et les susceptibilités. Solé constate, lui aussi, que « *jamais dans son histoire, Le Monde n'a été mis en cause de manière aussi globale* ».

Comme il le fait chaque fois qu'il prend la plume, le médiateur a envoyé directement sa chronique au secrétariat de rédaction, parce qu'il est d'usage que cette conscience morale ne soit jamais amendée, même par la rédaction en chef. Elle se termine ainsi : « *Le journal ne peut, me semble-t-il, s'en tenir à une réponse générale, une réfutation en bloc de La Face cachée du "Monde". Il faut faire la lumière sur quelques accusations graves, qui risquent d'affecter durablement sa réputation et de resurgir à la moindre occasion. Car cette machine infernale est aussi une bombe à retardement. Une recension des "erreurs, mensonges, diffamations et calomnies" contenues dans le livre a commencé à la rédaction en chef. Elle devrait se traduire, tôt ou tard, par une publication. Le plus vite serait le mieux. Mais les éclaircissements que Le Monde doit à ses lecteurs ne sauraient se limiter à l'édition d'un catalogue d'erreurs.* »

« J'ai coupé le dernier paragraphe de ta chronique... »

Faut-il que les esprits soient chavirés pour rompre avec les règles sacrées du journal ! Une heure après le bouclage, Edwy Plenel prévient Robert Solé par téléphone : « *J'ai coupé le dernier paragraphe de ta chronique...* » Coupé ! La censure, inédite dans le journal de Beuve-Méry, met le « sage » Solé hors de lui : « *Jamais, en huit ans de médiation, cela ne m'était arrivé !* » Une semaine plus tard, *Le Monde* doit publier le paragraphe caviardé et Plenel faire amende honorable. Mais, désormais, sa marionnette, aux « Guignols de l'info », est affublée d'une grande paire de ciseaux...

C'est pourtant une autre image qui va bientôt symboliser l'une des crises les plus violentes qu'ait eu à traverser le journal. Côte à côte derrière une table, comme pour un procès dont ils seraient les accusés, Alain Minc, Jean-Marie Colombani et Edwy Plenel « comparaissent » le soir du 6 mars, sur le plateau de « Campus », l'émission de débat animée sur France 2 par Guillaume Durand. Le décor sombre paraît soudain crépusculaire. Des trois dirigeants du quotidien qui annoncent qu'ils ont décidé de porter plainte, seul Minc semble en retrait. Président du conseil de surveillance du *Monde* depuis 1994, ce conseiller des patrons et des politiques, qui joue de son réseau de relations comme d'un inépuisable fonds de commerce, a tout de suite noté que, du trio mis en cause par le Péan-Cohen, il était le plus épargné : « *La balle n'avait fait qu'effleurer mon oreille* », reconnaît-il aujourd'hui.



Alain Minc, Jean-Marie Colombani, Edwy Plenel. Frederic SOULOY/GAMMA

Rue Claude-Bernard, un farceur a eu l'idée de placer, sur la table de la conférence de rédaction, une tirelire en forme de cochon où tout journaliste faisant une allusion au livre doit verser son obole : Edwy Plenel est vite devenu le plus gros contributeur de la cagnotte. *La Face cachée du "Monde"* reste une obsession. Elle n'a pourtant pas encore montré tous ses effets dévastateurs.

Elle va bientôt faire une série de victimes. En octobre 2003, Daniel Schneidermann est licencié, après avoir contesté, dans un essai intitulé *Le Cauchemar médiatique* (Denoël), l'attitude de la direction du *Monde*. Un an plus tard, dans une des tours du Palais de justice qui abrite le bureau du premier président de la Cour de cassation Guy Canivet, une médiation met fin au procès en diffamation du *Monde* contre Pierre Péan et Philippe Cohen. Claude Durand renonce à tout tirage supplémentaire du livre, déjà vendu cependant à 204 416 exemplaires. L'effet de souffle de ce qu'Edwy Plenel appellera « *un attentat éditorial* » entraîne pourtant à son tour, en 2005, le départ de ce dernier, un an après qu'il eut réclamé en vain à Jean-Marie Colombani la direction du journal. La même année, Josyane Savigneau, dont la direction du « Monde des livres » avait eu droit à un chapitre entier du brûlot, doit céder la place. Le 22 mai 2007, Jean-Marie Colombani, qui sollicitait un troisième mandat à la tête du directoire du groupe, n'est pas reconduit par la Société des rédacteurs. Moins d'un an plus tard, Alain Minc devra à son tour se retirer. Comme un château de cartes, le trio s'est effondré devant une bombe en papier.

Raphaëlle Bacqué